

Georges de plus en plus surpris et alarmé se disposait à quitter sa selle, quand son cheval s'affaissa, et tomba sur le côté en entraînant son cavalier. Il se débattit un moment avec violence, une écume épaisse lui sortit par la bouche et les narines, une convulsion effrayante agita ses membres, et puis tout mouvement cessa.

— L'Italien avait aidé Georges à se relever.

Au même instant on aperçut des lumières qui descendaient de la colline sur les flancs de laquelle était bâti le château noir.

— Vous n'arriverez pas à Merton aujourd'hui, dit Pescara avec un accent de triomphe à Georges qui se penchait avec une sorte de désespoir sur le cadavre de son cheval.

XXV

Le château noir.—Un verre de vin.

— Si monsieur veut accepter l'hospitalité de mon pauvre château, il y sera le bienvenu ; ce n'est plus guère qu'une maison en ruines, il est vrai, mais une nuit est bientôt passée.

Celui qui parlait ainsi, après avoir examiné le cheval qui n'était plus qu'un cadavre, se tourna vers notre héros, occupé à causer avec l'Italien, Andréa l'escara.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de me procurer un autre cheval ? demanda Georges.

— Ce soir ? Impossible ! J'ai certainement de bons chevaux, mais ils sont tous en route, et ils ne rentreront pas avant demain matin. Je m'empresserai alors d'en mettre un, — le meilleur, — à votre disposition.

— Acceptez, croyez-moi, l'offre de mon ami Schmitt, dit l'Italien. D'ailleurs, je ne vois pas comment vous pourriez faire autrement, à moins que vous ne veniez aller à pied jusqu'à Merton.

— Oui, si monsieur voulait me prêter un guide.

Le propriétaire du château noir secoua la tête.

— Personne parmi mes gens consentirait à traverser la vallée de Merton, après la tombée de la nuit, surtout quand la lune brille comme en ce moment. Au surplus, le chemin est très-difficile, et...

— Oui, ajouta l'un des hommes présents, ce serait une folie que d'essayer de traverser la rivière qui coupe la vallée, pendant la nuit.

— Vous avez raison, William, dit le propriétaire du château ; j'oubliais qu'il a beaucoup plu, ces jours derniers. Ce serait impossible.

— Acceptez l'offre de mon ami, murmura l'Italien ; il n'y a pas moyen de continuer votre route, ce soir.

Georges hésita.

Il éprouvait un vague sentiment de répugnance à passer la nuit sous le toit de M. Schmitt.

Mais il ne voulut pas s'arrêter à ces idées qui lui semblaient n'avoir aucun fondement sérieux, et répondit :

— J'accepte, monsieur, votre hospitalité, et je vous remercie de la bienveillance que vous me témoignez.

— Je ne désire pas de remerciements, répliqua Schmitt. Mais le temps passe. Cette route conduit par le bois de sapins au château ; ne vous inquiétez pas de votre cheval ; mes gens que voilà se chargeront d'apporter la selle et le harnais.

— Mais mes pistolets ? dit Georges.

— Vous avez raison, parfaitement raison ! murmura Pescara ; non pas que je crois que vous pourriez en avoir besoin tant que vous serez sous la protection de mon ami ; mais ces paysans sont aussi stupides qu'ils sont curieux, et ils abiment tout ce qu'ils touchent.

Georges prit ses pistolets ; et, précédé de Schmitt qui portait une torche enflammée, ils suivirent une longue avenue, bordée de sapins, et arrivèrent aux portes du château.

Les paysans auxquels Pescara avait fait allusion restèrent groupés autour du cheval.

Ils étaient assez singulièrement accourus, mais n'avaient rien de repoussant. Au contraire, on reconnaissait à leurs figures qu'éclairait la lueur des torches, qu'ils ne manquaient ni d'intelligence, ni de sagacité. Ils regardèrent tranquillement leur maître et ses hôtes s'éloigner, et lorsque ceux-ci eurent disparu dans le bois de sapins, ils partirent tous d'un éclat de rire.

— Le voilà dans la cage ! dit l'un. C'est un tour de Matteo ; seulement je voudrais bien savoir comment il s'y est pris.

— Le borgne n'est pas embarrassé quand il s'est mis quelque chose dans la tête, répliqua un second en faisant de la tête un signe approbateur. Ce jeune homme, ajouta-t-il, me paraît un assez joli garçon, mais, si je ne me trompe, il ne sera pas de bonne heure quand il ouvrira les yeux demain.

Que voulez-vous dire ? demanda le plus jeune de la bande.

— As-tu donc oublié que ceux qui visitent le château noir doivent payer de leur bourse ou de leur personne ? Pour ce qui concerne celui-ci, Matteo a reçu les ordres les plus précis.

Le misérable dressa le coup, et avec un geste plein d'une horrible signification passa le doigt sur son gosier.

Mais revenons à Georges.

Ce château vers lequel il se dirigeait n'avait certes rien d'agréable dans son aspect. C'était un vaste et lourd bâtiment, grossier dans son architecture, avec des fenêtres irrégulièrement percées, et flanqué de quatre tours.

Une grande portion du château semblait être ce que Schmitt avait appelé : une ruine.

Ce reste, c'est-à-dire la partie habitable était encore assez vaste quoique petit en comparaison des parties écroulées. Cette maison était très-ancienne, mais elle n'avait rien de vénérable ni de pittoresque ; elle avait quelque chose de sinistre, au contraire. On l'aurait volontiers comparée à l'une de ces existences chez lesquelles le vice et la cruauté ont perdu leur pouvoir, mais où domine toujours la volonté de faire le mal.

Georges fut de nouveau assailli de sinistres pressentiments ; mais il était trop tard pour retourner en arrière.

Schmitt était déjà entré dans la cour, et, debout sur le seuil de sa demeure, il attendait notre héros.

Ce dernier sentit un frisson lui courir sur le corps. Mais ce fut l'affaire d'un instant, car il était brave, et le sang afflua de nouveau vite à son cœur.

— Si je suis dans un guet-apens, se dit-il, ce ne serait que maladresse de témoigner de la défiance. Le mieux est d'avoir les yeux ouverts, et de choisir mon heure. Dans tous les cas ils n'auront pas facilement raison de moi, je le leur promets.

Il traversa la cour et se rapprocha de Schmitt. Il était suivi de près par l'Italien ; mais il put cependant tirer ses pistolets des fontes, et les glisser dans sa poche sans être aperçu.

— De la lumière ! cria Schmitt en jetant par dessus son épaule un coup d'œil dans le passage situé derrière lui ; et apportez-nous quelque chose de mieux que la torche que nous venons de jeter dans la mare.

Une servante, aux traits durs et ridés, s'approcha avec deux chandeliers plantés dans deux chandeliers qui avaient un air d'antiquité des plus remarquables.

— Monsieur, dit Schmitt en prenant les chandeliers, et en saluant Georges, soyez le bienvenu dans le château noir. Je vous ai déjà averti, et d'ailleurs, un seul coup d'œil suffirait pour vous le faire voir, que je suis très-pauvre. Les familles riches sont très-rares dans cette partie du comté, et je ne suis qu'un campagnard.

Georges s'inclina, ne sachant trop que répondre.

Il y avait, en effet, dans l'accent de Schmitt un accent de moquerie qui n'était certes pas de nature à dissiper les doutes que Georges avait conçus, en dépit de lui-même.

— Ces garçons que vous avez vus aux pieds de la colline, ajouta-t-il, sont d'honnêtes paysans, qui habitent tout près d'ici, et valent bien de temps en temps me prêter un coup de main. Cette vieille femme que voici est ma cuisinière, et forme avec son fils, qui me sert tout à la fois de sommelier, de valet et de domestique à tout faire, tout le personnel de ma maison, si j'en excepte ma nièce, que vous verrez au souper.

Tout en parlant, Schmitt suivit un étroit corridor, traversa une sorte d'antichambre, dont l'atmosphère était si chargée d'humidité que les chandeliers manquèrent de s'éteindre, et ouvrit une large porte.

— Entrez, monsieur ! dit-il ; voilà la grande salle du château noir ; je veux dire que cette pièce remplace la grande salle, qui aujourd'hui tombe en ruines.

L'appartement dans lequel se trouvait Georges était de vastes dimensions ; le plafond était traversé par de larges et grosses poutres, que la fumée de plusieurs siècles avait noircies.

Au fond était une énorme cheminée ressemblant à une ouverture,